

L'EXPÉRIENCE DE LA GUERRE

CHEZ OCTAVE MIRBEAU ET LOUIS-FERDINAND CÉLINE

La présente étude s'appuiera essentiellement sur *Le Calvaire* d'Octave Mirbeau et sur *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline. Les deux romans offrent plusieurs ressemblances entre leurs auteurs, tant au niveau de leur vie que de leur création. Dans les deux cas, il s'agit d'un début littéraire, qui se produit, pour les deux auteurs, à l'âge de trente-huit ans. Les deux romans connaissent un succès mêlé de scandale: leur publication produit un vaste écho, mais à côté des louanges qui soulignent l'aspect novateur de ces œuvres, on note plusieurs reproches qui concernent leur prétendu manque de composition, l'absence d'intrigue, l'outrance de certains épisodes, et le caractère antipatriotique de la description de la guerre. *Le Calvaire* et *Voyage au bout de la nuit* contiennent des éléments autobiographiques, tout en prenant des libertés avec le tissu même de la vie de leurs créateurs, qui ont, par ailleurs, des tendances visibles à la mystification. Finalement, les deux ont un caractère initiatique, même si l'initiation se passe à rebours et n'est constituée que d'une série de déceptions qui ont pour résultat la découverte de la cruauté humaine. Parmi plusieurs épisodes, celui de la guerre est l'un des plus marquants dans les deux cas.

Or, c'est la vision de la guerre que nous nous proposons d'étudier dans *Le Calvaire* et *Voyage au bout de la nuit*. Il s'agit des deux conflits liés par une inexorable logique de vengeance et de revendication, la guerre de 1870 et celle de 1914. La confrontation de la manière de les présenter permettra d'expliquer comment, dans les deux cas, se produit la rupture.

Il faut noter l'existence de la distance temporelle entre le temps événementiel et celui du récit. Elle est relativement grande et l'on peut la supposer égale à la distance réelle qui sépare les auteurs chacun de sa guerre (Mirbeau 15 ans, Céline 18 ans). Les deux narrateurs se souviennent. Cela pourrait impliquer un certain détachement au niveau émotionnel. Cependant, il n'en est rien, et l'horreur des situations présentées est toujours aussi forte. Nous pourrions évoquer aussi une distance entre l'auteur et ses lecteurs, relevant de la crédibilité de leur récit. Dans *Voyage* on trouve une phrase révélatrice à ce propos, qui déclare l'incapacité éprouvée probablement par l'auteur lui-même à se faire entendre des autres: "Et puis il s'est passé des choses et encore des choses, qu'il est pas facile de raconter à présent, à cause que ceux d'aujourd'hui ne les comprendraient déjà plus"¹. Si cette conviction ne se trouve pas exprimée de manière explicite dans *Le Calvaire*, il faut savoir que l'auteur fut plusieurs fois accusé d'exagérer et de noircir la réalité, contre quoi il se défendait en déclarant avoir atténué, au contraire, l'horreur des épisodes véritables. De toute manière, notre propos n'est pas ici de juger la véracité des histoires présentées par les deux écrivains, encore moins de les confronter à leur biographies, tâche par trop ambitieuse, sinon impossible. Il s'agit de les prendre telles quelles et de déchiffrer leur message.

Le premier chapitre du *Calvaire* relate, à la première personne, l'enfance et la jeunesse de Jean Mintié, personnage veule et inerte, incapable de former des projets pour son avenir, vivant dans "un long engourdissement"², selon sa propre formule. Poussé par son père à entreprendre des études de droit, il part pour Paris (parcours effectué également par Mirbeau). La capitale lui fait "l'effet d'un grand bruit et d'une grande folie"³, mais ne parvient pas à l'arracher de sa prostration. Aussi sa décision de s'engager, après la défaite du 2 septembre, a de quoi surprendre. Nous n'en connaissons jamais de motifs, le plus vraisemblablement Mintié lui-même ne les connaît pas.

Bardamu, lui, après une exposition pour le moins énergique de ses convictions anarchisantes, s'engage pour "voir si c'est ainsi"⁴. Raison peu plausible après un tel discours, d'autant si on la confronte à la conversation de Ferdinand et de l'oncle Edouard dans *Mort à crédit* d'où il résulte clairement le manque de motifs quelconques pour s'engager, si ce n'est pour "partir, partir loin"⁵. On peut tout de même supposer que les deux héros se laissent envoûter par l'ambiance enfiévrée des préparatifs militaires. Le départ de Bardamu se fait en enthousiasme, accompagné des acclamations de la foule, de la musique; "même qu'il avait l'air bien gentil et richement gaillard, le

colonel!"⁶. Mintié se "fait rapidement à cette vie nouvelle, entraîné par l'exemple, surexcité par la fièvre du milieu". Il précise cependant que tout en étant "emporté comme dans une ivresse", il n'y joint pas "l'idée de la patrie menacée"⁷.

Après une courte période d'entraînement, les deux héros partent, chacun pour sa guerre, dans laquelle ils s'enliseront désormais chaque jour davantage.

L'exaltation de Mintié tombe bien vite. Cette armée hétéroclite et désunie manque de tout et on se demande comment elle pourrait faire face à l'ennemi. "Ramassis de soldats errants, de détachements sans chefs, de volontaires vagabonds, mal équipés, mal nourris - et, le plus souvent, pas nourris du tout -, sans cohésion, sans discipline [...] Avant que nous eussions entendu gronder le canon et siffler les balles, notre marche en avant ressemblait à une retraite d'armée vaincue..."⁸ - se souvient Mintié.

Le froid, la faim et la fatigue ne laissent pas de répit aux soldats qui sont de plus en plus nombreux à succomber aux maladies et à mourir au cours de route. Les fourgons de vivres se perdent constamment, laissant les gens sans nourriture parfois deux jours de suite. Ils dorment souvent à même le sol, et se lèvent, les membres ankylosés, pour se mettre en route.

Les marches constituent l'un des éléments cruciaux dans la présentation de la guerre par Mirbeau. Elles n'ont, pour tout dire, aucun but: "Aujourd'hui à droite, demain à gauche, un jour *fournissant* des étapes de quarante kilomètres, le jour suivant, reculant d'autant, nous tournions sans cesse dans le même cercle..."⁹. Très souvent, les soldats se perdent en route. La carte d'état-major n'est d'aucune utilité: le général y cherche en vain un certain moulin de Saussaie, pour ensuite demander la route aux soldats, et finalement abandonner le projet d'y aller. La nuit couvre tout, et devient une persécution en plus.

Des images pareilles apparaissent dans la vision de la guerre proposée par Céline. Si les soldats ne sont pas continuellement affamés, leur nourriture se compose pour l'essentiel de conserves dégoûtantes, et ils doivent faire un effort considérable pour se procurer d'autres choses: ils les trouvent dans les villages abandonnés qu'ils pillent sans pitié. Le sentiment de tourner en rond sans aucun but est tout aussi fort que dans le récit de Mirbeau, et, comme chez Mirbeau, ces pérégrinations exténuantes causent différents malaises. La nuit impénétrable règne également dans cet univers: "Par là, où il montrait, il n'y avait rien que la nuit, comme partout d'ailleurs, une nuit énorme qui bouffait la route à deux pas de nous [...]. Tout se passait alors à partir de ce moment-là, selon les hasards. Tantôt on le trouvait et tantôt on ne le trouvait pas le régiment et son Barbagny. C'était surtout par erreur qu'on les retrouvait parce que les sentinelles de l'escadron de garde tiraient sur nous en arrivant. On se faisait reconnaître ainsi forcément [...] Mais la plupart du temps on ne le trouvait pas le régiment et on attendait seulement le jour en cerclant autour des villages sur les chemins inconnus..."¹⁰.

L'existence des soldats se limite donc le plus souvent aux errances absurdes dans la nuit. Mais le comble de l'absurdité réside sans doute dans le fait que dans cette vie vagabonde ils ne rencontrent de soldats ennemis que par hasard (*Voyage au bout de la nuit*: "On ne se rencontrait guère avec les Allemands que par hasard, tantôt un hussard ou un groupe de tirailleurs, par-ci, par-là, en jaune et vert, des jolies couleurs. On semblait les chercher, mais on s'en allait plus loin dès qu'on les apercevait."¹¹), ou ils ne les rencontrent pas du tout. Mirbeau ne décrit aucune confrontation directe, et le seul Prussien présenté apparaît à la fin du chapitre consacré à la guerre, symbole pathétique de l'attitude antimilitariste de l'écrivain. Les soldats parlent beaucoup de ces Allemands mythiques qui éveillent la peur, mais c'est une peur de l'inconnu plutôt qu'une angoisse concrétisée, provenant d'une expérience vécue. Les soldats, chez Céline, les paysans, chez Mirbeau, demandent ce qu'ils avaient fait aux Allemands et ce que les Allemands leur avaient fait pour en arriver à ce conflit¹². Car, somme toute, ceux qui sont plus nettement ennemis sont bien de la même nationalité: les soldats contre les habitants du pays, les chefs contre les pioupiou, tous exercent leur pouvoir et déploient leur haine envers autrui. La vision des villages pillés apparaît chez les deux écrivains. Mirbeau la développe davantage; il décrit de véritables assauts organisés, où tout disparaît: les provisions de nourriture, de bois, ou, quand il n'y a plus de bois, des meubles. Aussi la constatation de Mintié ne surprend-elle point: "...à notre approche les maisons se fermaient, les

paysans enterraient leurs provisions: partout des visages hostiles, des bouches hargneuses, des mains vides."¹³.

Les autorités militaires n'hésitent même pas à condamner à mort les paysans qui essaient de protéger leurs provisions des griffes de l'armée. Un autre procédé constant est celui de détruire des ponts ou d'abattre des forêts entières pour construire des barricades. Le meurtre des beaux arbres est d'autant plus absurde qu'il se termine par le démontage de la barricade, pour faire le passage aux canons¹⁴.

Céline ne consacre pas autant de place à cet aspect de la guerre, mais on trouve également chez lui des forêts ou des villages brûlés à cause des actions de l'armée française. Remarquons aussi la réaction peu édifiante de Bardamu et de ses compagnons à qui ces incendies permettent de s'orienter dans la nuit: "Ca se remarque bien comment que ça brûle un village, même à vingt kilomètres. C'était gai. Un petit hameau de rien du tout, qu'on apercevait même pas pendant la journée [...], eh bien, on a pas idée la nuit, quand il brûle, de l'effet qu'il peut faire! On dirait Notre-Dame!"¹⁵. Bardamu mentionne également des pillages faits par les soldats pour s'approvisionner ou tout simplement "pour se distraire"¹⁶. Chose curieuse, la liste des menus objets que volent ses camarades comprend entre autres des couronnes de mariée. La barricade dressée dans *Le Calvaire* non seulement à partir de troncs d'arbres, mais aussi de voitures confisquées aux paysans avec tout leur contenu, porte tout en haut "un bouquet de mariée trouvé dans le butin"¹⁷. On peut l'interpréter comme une confrontation de la cruauté de la guerre avec la paix et le bonheur représentés par ce symbole profané.

Si les simples soldats trouvent parfois la distraction dans la persécution des civils, ils sont eux-mêmes traités de manière cruelle par tous leurs chefs, presque sans exception et indépendamment du grade. Le capitaine de gendarmerie de *Voyage au bout de la nuit* fait "sa petite guerre à lui, la profonde, la vraie de vraie"¹⁸, dans laquelle les ennemis sont ses propres subordonnés: "C'est pas aux Allemands qu'il en voulait, le capitaine..." (38). Le commandant envoie les soldats chaque nuit dans la campagne, pour que le général puisse disposer du village entier rien que pour lui. Le général du *Calvaire* s'adresse au lieutenant-colonel en des mots qui serviraient difficilement d'encouragement aux soldats fatigués: "Sales gueules, vos hommes!" et leur inflige des besognes au-dessus de leurs forces. Les chefs sont donc généralement haïs et présentés de manière grotesque qui permet d'évacuer la frustration. Ainsi Mirbeau met en scène un général "petit vieux, gros, court et gesticulant, qui pouvait à peine se tenir à cheval"¹⁹ ou un lieutenant, jeune, timide et "si peu robuste qu'après quelques kilomètres, il s'essouffait, tirait la jambe et terminait l'étape dans un fourgon d'ambulance"²⁰, ou encore un caporal "tout petit homme, effronté, au visage grêlé et rempli de boutons"²¹. La veine parodique de Céline trouve libre cours dans les descriptions du chef d'Etat-major, le commandant Pinçon ("jaune, gastritique au possible et constipé"²²), ou du général des Entrayes (qui ne pense qu'au confort de son installation, "pli[e] les genoux en marchant"²³ et "se tein[t] les moustaches"²⁴), sans parler du capitaine Ortolan, pour qui la guerre est un paradis retrouvé et dont l'entrain "devenait de jour en jour plus remarquable. Il prisait de la cocaïne qu'on racontait aussi. Pâle et cerné, toujours agité sur ses membres fragiles, dès qu'il mettait pied à terre, il chancelait d'abord et puis il se reprenait et arpentait rageusement les sillons en quête d'une entreprise de bravoure. Il nous aurait envoyés prendre du feu à la bouche des canons d'en face. Il collaborait avec la mort. On aurait pu jurer qu'elle avait un contrat avec le capitaine Ortolan"²⁵. Les soldats rendent à leurs chefs le même sentiment haineux. Ceux du *Calvaire* rêvent de tuer leur capitaine, ce que fera d'ailleurs Bolorec de *Sébastien Roch*. Dans *Voyage au bout de la nuit*, Robinson humilie son capitaine mourant, convaincu que "C'est pas souvent [...] qu'on peut lui dire ce qu'on pense, au capitaine. Faut en profiter."²⁶.

Dans le cas d'une armée, l'existence individuelle disparaît devant la présence du groupe. On subit le même sort, on est soumis aux mêmes épreuves, on exécute les mêmes ordres. Cette vision de la réalité est fréquente chez les deux auteurs. Elle se manifeste par les pronoms utilisés ("nous" chez Mirbeau, "on" chez Céline), et par certaines déclarations des narrateurs: Mintié attribue les mêmes sentiments à tout le groupe: "Tout bêtes, les bras ballants, nous piétinâmes longtemps sur place, en proie à un malaise vague, essayant de franchir par la pensée cette terrible ligne d'horizon, au-delà de laquelle s'accomplissait le secret de notre destinée."²⁷. Dans les souvenirs de Bardamu

plusieurs soldats se comportent parfois comme un seul homme. Quand le commandant impitoyable les chasse du village en leur infligeant l'errance nocturne: "On luttait un peu avec lui à coups d'inertie, on s'obstinait à ne pas le comprendre, on s'accrochait au cantonnement pépère tant bien que mal, tant qu'on pouvait, mais enfin quand on ne voyait plus les arbres, à la fin, il fallait consentir tout de même à s'en aller mourir un peu"²⁸. Cependant, lorsque les instincts vitaux prévalent sur le sens de devoir, nous pouvons parler à nouveau de l'individualisation. Elle apparaît dans la description de la foule disparate qui forme le régiment de Jean Mintié "Ramassis de soldats errants [...], chacun ne songeant qu'à soi, et poussés par un sentiment unique d'implacable, de féroce égoïsme"²⁹. Des "rixes sanglantes pour un pot de rillettes découvert dans un placard..."³⁰ ne sont pas une rareté. Dans *Voyage au bout de la nuit* nous assistons à une querelle entre les bouchers à propos de la distribution de la viande. Et l'attitude de Robinson, qui décide de sauver sa peau sans avoir égard à son devoir de soldat, trouve son pendant dans les hésitations de Mintié, près d'abandonner son poste, sous l'influence de ce qu'il appelle "cette ivresse maudite de la peur"³¹.

L'instinct de conserver la vie s'exprime très souvent dans cette tentation: se faire prisonnier des Allemands. Cette stratégie apparaît dans les deux romans. Après une présentation déchirante de l'armée vaincue avant même d'avoir combattu, Mintié constate qu' "au fond du cœur de tous ces misérables soldats [...] une même espérance régnait, l'espérance de la bataille prochaine, c'est-à-dire la fuite, la crosse en l'air, et la forteresse allemande"³². Un garçon de son bourg, rencontré au cours de route, lui annonce qu' "à la première affaire, il espérait bien que les Prussiens le feraient prisonnier"³³. Bardamu ne conserve plus "qu'un tout petit peu d'espoir, celui d'être fait prisonnier"³⁴, désir qu'exprime également son double, Robinson: "J'en ai assez, moi, qu'il répétait, je vais aller me faire paumer par les Boches..."³⁵.

Car le sentiment prédominant est la peur. Bardamu en fait la première expérience sur la route où il est exposé aux balles des Allemands³⁶. Depuis, l'angoisse ne fait que s'accroître. La vision de sa propre mort devient de plus en plus nette. Les soldats sont qualifiés de "condamnés"³⁷; si au début de la guerre ils ont encore des moments de répit, où ils peuvent conserver l'illusion de rester en vie, "à partir d'octobre ce fut bien fini ces petites accalmies, la grêle devint de plus en plus épaisse, plus dense, mieux truffée, farcie d'obus et de balles. Bientôt on serait en plein orage et ce qu'on cherchait à ne pas voir serait alors en plein devant soi et on ne pourrait plus voir qu'elle: sa propre mort"³⁸.

L'analogie est frappante avec la réaction de Mintié à la nouvelle d'une bataille imminente: "...j'eus la vision soudaine de la Mort, de la Mort rouge, debout sur un char que traînaient des chevaux cabrés, et qui se précipitait vers nous, en balançant sa faux. Tant que la bataille était loin, nous l'avions désirée, d'abord par enthousiasme patriotique, ensuite par fanfaronnade, plus tard par énervement, par lassitude, comme dénouement à nos misères. Maintenant qu'elle s'offrait, nous en avions peur, nous frissonnions à son seul nom. Instinctivement, mes yeux se portèrent vers l'horizon, dans la direction de Chartres. Et la campagne me sembla contenir un mystère, une épouvante, un inconnu formidable qui prêtait aux choses des aspects nouveaux d'inexorabilité."³⁹. Le sentiment de l'inexorable semble l'une des caractéristiques majeures de la perception de la peur, Bardamu le ressent aussi: "Dès lors ma trousse devint panique. [...] Cette imbécillité infernale pouvait continuer indéfiniment... Pourquoi s'arrêteraient-ils? Jamais je n'avais senti plus implacable la sentence des hommes et des choses"⁴⁰. La peur est omniprésente, elle se lie à chaque activité imposée aux soldats, elle émane surtout de la nuit. *Voyage*: "De toute cette obscurité si épaisse [...] je ne savais qu'une chose, mais cela alors tout à fait certainement, c'est qu'elle contenait des volontés homicides énormes et sans nombre."⁴¹. *Le Calvaire*: "J'avançais avec prudence [...], et j'écoutais, et j'essayais de sonder l'obscurité [...] J'avais peur de l'ombre, du silence, du moindre objet qui dépassait la ligne de l'horizon et que mon imagination affolée animait d'un mouvement de vie sinistre..."⁴². Les deux romans soumettent leurs héros à la même épreuve, errance solitaire à travers la nuit et sa propre peur. Mintié est posté en sentinelle, et abandonné là pour de longues heures, avec la crainte grandissante qu'on l'avait oublié. Au petit matin, il voit un cavalier prussien qui l'impressionne par sa beauté et sa dignité humaine. Et pourtant, sans qu'il sache comment et pourquoi, il le tue d'un coup de fusil. Quant à Bardamu, envoyé en mission de reconnaissance, il passe également par tous les stades de la peur. Ayant rencontré un homme, bien qu'il l'identifie immédiatement comme un Français, il est sur le point de le tuer: "J'avais mon revolver à la main.

J'aurais tiré sans savoir pourquoi, un peu plus"⁴³. D'ailleurs la silhouette de Robinson s'associe dans son esprit avec une cible au tir. Comment expliquer cette attitude semblable dans les deux cas? Est-ce le résultat de la tension grandissante, causée par la peur? Ou peut-être les personnages succombent-ils au même instinct qui domine toute l'humanité, celui de meurtre? Telle semble être la réponse de Mirbeau, à laquelle Céline pourrait également souscrire.

Les deux auteurs ont des opinions similaires sur le genre tout à fait spécifique de courage militaire. Sébastien Roch, personnage éponyme du roman d'Octave Mirbeau, l'associe clairement à la folie: "Ce que j'éprouve devant ce fait: la guerre! Cela est simple et net: de la révolte et de la peur. Je ne puis me faire à l'idée d'un homme courant sur la bouche d'un canon, ou tendant sa poitrine aux baïonnettes, sans savoir ce qui le pousse. Et il ne sait jamais. Ce courage-là - dont je suis incapable - me paraît en outre une chose très absurde, inférieure et grossière, et j'imagine que, dans la vie normale, on enfermerait l'homme qui l'aurait, au plus profond d'un cabanon"⁴⁴. Ferdinand Bardamu se demande, à propos du colonel se promenant sous l'avalanche des balles ennemies: "Ce colonel était donc un monstre?"⁴⁵ et il traite ses compagnons du régiment de "fous vicieux devenus incapables soudain d'autre chose [...] que de tuer et d'être étripés sans savoir pourquoi"⁴⁶. Un jugement pareil du comportement traditionnellement perçu comme valeureux et patriotique avait de quoi offenser nombre de lecteurs.

De telles expériences traumatisantes peuvent transformer un être de fond en comble. La guerre constitue l'exemple classique de la rupture. C'est l'heure de la vérité et de la sincérité, d'abord avec soi-même. On n'en sort pas comme on y est entré, souvent sans une vision précise, ou avec des idées toutes faites sur la patrie, le courage, le sacrifice, le devoir du citoyen. Toutes les habitudes, tous les comportements d'avant-guerre se révèlent parfaitement inutiles; il faut s'adapter à une vie totalement nouvelle, même si on s'accroche désespérément aux souvenirs du temps de paix. On se voit contraint à revaloriser toutes les normes. C'est exactement ce qui se passe pour les héros des deux romans. Il s'agit maintenant d'observer la manière dont ils subissent cette transformation. Dans le cas de Mintié, ce moment est plus facile à cerner. Il en parle en termes suivants: "Depuis que nous étions partis, brisé par les fatigues, toujours occupé à quelque chose, jamais seul, je n'avais pas eu le temps de réfléchir. Pourtant, devant les étranges et cruels spectacles que j'avais sans cesse sous les yeux, je sentais s'éveiller en moi la notion de la vie humaine jusqu'ici endormie dans les engourdissements de mon enfance et les torpeurs de ma jeunesse. Oui, cela s'était éveillé confusément, comme au sortir d'un long et douloureux cauchemar. Et la réalité m'était apparue plus effrayante encore que le rêve. [...] la loi du monde, c'était la lutte: loi inexorable, homicide, qui ne se contentait pas d'armer les peuples entre eux, mais faisait se ruer l'un contre l'autre les enfants d'une même race, d'une même famille, d'un même ventre. [...] Qu'était-ce donc que cette patrie, au nom de laquelle se commettaient tant de folies, tant de forfaits?"⁴⁷.

Si Mintié se pose encore des questions, Sébastien Roch a déjà médité la réponse: "...la Patrie, c'est deux ou trois bandits qui s'arrogent le droit de faire de toi moins qu'un homme, moins qu'une bête, moins qu'une plante: un numéro. [...] pour des combinaisons que tu ignores et qui ne te regardent pas, on t'enlève ton travail, ton amour, ta liberté, ta vie..."⁴⁸. Et Bardamu en donne une définition dès la première page du roman: "...ce grand ramassis de miteux dans mon genre, chassieux, puceux, transis, qui ont échoué ici poursuivis par la faim, la peste, les tumeurs et le froid, venus vaincus des quatre coins du monde. Ils ne pouvaient pas aller plus loin à cause de la mer. C'est ça la France et c'est ça les Français."⁴⁹.

Il semble qu'au contraire de Jean Mintié, Ferdinand prend conscience de la rupture par étapes. Il vit la première phase de désillusionnement très vite après son adhésion à l'armée, quand il constate qu'au sortir de la ville il n'y a plus personne pour les accompagner: "Y en avait plus qu'il y en avait encore des rues, et puis dedans des civils et leurs femmes qui nous poussaient des encouragements [...]. Il y en avait des patriotes! Et puis il s'est mis à y en avoir moins des patriotes... La pluie est tombée, et puis encore de moins en moins et puis plus du tout d'encouragements, plus un seul, sur la route. Nous n'étions donc plus rien qu'entre nous? [...] J'allais m'en aller. Mais trop tard! Ils avaient refermé la porte en douce derrière nous les civils. On était

faits, comme des rats"⁵⁰. L'étape suivante se passe sur la route, aux côtés du colonel qui montre une bravoure stupéfiante face à l'attaque de l'ennemi. "On est puceau de l'Horreur comme on

l'est de la volupté. Comment aurais-je pu me douter moi de cette horreur en quittant la place Clichy? Qui aurait pu prévoir, avant d'entrer vraiment dans la guerre, tout ce que contenait la sale âme héroïque et fainéante des hommes? [...] Je ne croirai plus jamais à ce qu'ils disent, à ce qu'ils pensent. C'est des hommes et d'eux seulement qu'il faut avoir peur, toujours"⁵¹ constate Ferdinand qui comprend maintenant que la guerre n'est pas près de finir. A partir de ce moment, il s'agit pour lui de survivre le plus longtemps possible: "J pense à rien, moi, dit Robinson, [...] J pense qu'à pas crever... Ca suffit... J me dis qu'un jour de gagné, c'est toujours un jour de plus!"⁵². Ferdinand déclare ouvertement sa lâcheté, qui est pour lui synonyme de lucidité et de sagesse. "Oui, tout à fait lâche [...], je refuse la guerre et tout ce qu'il y a dedans [...] Je la refuse tout net, avec tous les hommes qu'elle contient. [...] Il n'y a que la vie qui compte."⁵³. Car, comme il le précise à un autre endroit, "J'étais devenu devant tout héroïsme verbal ou réel, phobiquement rébarbatif. J'étais guéri, bien guéri"⁵⁴.

Pour les deux héros, la rupture signifie donc la prise de conscience de l'absurdité de la situation, de la bêtise des dirigeants, de la cruauté des hommes, de l'inefficacité de tous les codes et de toutes les normes qui semblaient pourtant la clé au monde: Mintié parle des "abstractions sublimes d'honneur, de justice, de charité, de patrie [...] avec lesquelles on nous élève, on nous berce, on nous hypnotise pour mieux duper les bons et les petits, les mieux asservir, les mieux égorger"⁵⁵. Bardamu lui fait écho, une fois de plus: "Il existe pour le pauvre en ce monde deux grandes manières de crever, soit par l'indifférence absolue de vos semblables en temps de paix, ou par la passion homicide des mêmes en la guerre venue. S'ils se mettent à penser à vous, c'est à votre torture qu'ils songent aussitôt les autres, et rien qu'à ça. On ne les intéresse que saignants, les salauds!"⁵⁶. On peut observer une autre analogie dans l'intérêt soudain que se découvrent Mintié et Bardamu pour l'apprentissage, pour toute espèce de savoir: "Avec quel remords, je me repentis d'avoir jusqu'ici passé, aveugle et sourd, dans cette vie si grosse d'énigmes inexplicables! Jamais je n'avais ouvert un livre, jamais je ne m'étais arrêté un seul instant devant ces points d'interrogation que sont les choses et les êtres; je ne savais rien. Et voilà que, tout à coup, la curiosité de savoir, le besoin d'arracher à la vie quelques-uns de ses mystères, me tourmentaient"⁵⁷, raconte Mintié, tandis que Bardamu se rappelle de "l'adorable temps de paix [...] où s'accomplissaient tant d'autres choses, toutes devenues extraordinairement, merveilleusement agréables"⁵⁸, pour constater ironiquement plus tard, lors de sa convalescence tranquille à Paris, dont l'arrache l'enthousiasme guerrier de Lola: "Et moi qui précisément me découvrais tant de goût pour toutes les choses qui m'éloignaient de la guerre!"⁵⁹.

L'expérience de la guerre a de graves conséquences pour la vie future des deux hommes. Leurs yeux sont dessillés, ils ne doutent plus que la société est gérée par des lois criminelles. Dans leur voyage au bout de la nuit, ils ne rencontreront que des échecs et des déceptions de toute sorte: professionnelles, amoureuses, sociales.

On ne saurait tirer de la vie des auteurs de ces deux romans un bilan aussi négatif que dans le cas de leurs héros. Cependant la guerre influence durablement leur regard sur le monde. Mirbeau évoque cette période dans une interview de 1903, en lui attribuant un grand rôle dans sa formation: "J'ai participé à la guerre franco-allemande, je l'ai vue jusqu'à la lie, cette année terrible. J'étais officier d'ordonnance du général de Moutis et je peux bien le dire : cette guerre a eu pour mon développement une grande importance. Quand, pour la première fois, les terribles atrocités de la guerre frappèrent mon regard, ce fut mon chemin de Damas. Là commença ma renaissance morale. J'appris à penser, j'appris à juger les apparences sociales avec un regard clairvoyant. J'étais, par mon éducation, cléricale et royaliste. Je me suis débarrassé des deux. Fondamentalement."⁶⁰. Indépendamment des fantasmagories et des affirmations parfois contradictoires de Céline, on ne peut tout de même douter de la véracité de ses émotions éprouvées lors du séjour dans l'armée et de leurs conséquences pour sa vie future. La guerre avait marqué les deux auteurs au fer rouge. Cette expérience ineffaçable les conduisit à l'anarchisme, au pacifisme et à l'anti-militarisme, à la recherche d'un rapprochement avec l'Allemagne. Ils sont aussi extrêmement sensibles au sort des pauvres et aux conséquences négatives du développement industriel, ils commentent également la politique coloniale de la France.

La rupture de la guerre se répercute donc sur le plan des convictions morales, sociales et politiques; peut-on parler des conséquences semblables sur le plan littéraire? On ne saurait totalement écarter cette hypothèse, quoi qu'il semble que le parcours artistique des deux auteurs relève beaucoup plus de l'évolution que de la révolution. Toutefois, c'est dans leur amour de l'individualisme et dans leur refus de tout type d'école littéraire que l'on peut deviner la manifestation de la rupture causée par la guerre. Ils se tiennent à l'écart de tous les groupes, mais ils prennent parole pour témoigner de la criminalité et de l'inutilité de chaque conflit militaire. Ils obéissent en cela à la conviction exprimée par Bardamu: "La grande défaite, en tout, c'est d'oublier, et surtout ce qui vous a fait crever, et de crever sans comprendre jamais jusqu'à quel point les hommes sont vaches. Quand on sera au bord du trou faudra pas faire les malins nous autres, mais faudra pas oublier non plus, faudra raconter tout sans changer un mot, de ce qu'on a vu de plus vicieux chez les hommes et puis poser sa chique et puis descendre. Ca suffit comme boulot pour une vie tout entière"⁶¹.

Anita STARON
Université de Lodz

- ¹¹Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Editions Gallimard, Paris, 1952, p. 66
- ²² Octave Mirbeau, *Le Calvaire*, p. 165, dans *Oeuvre romanesque*, Volume 1, Buchet/Chastel, Paris, 2000, pp. 121-303
- ³³ *ibid.*, p. 141
- ⁴⁴ *Voyage*, p. 18
- ⁵⁵ Louis-Ferdinand Céline, *Mort à crédit*, Editions Gallimard, Paris, 1952, p. 614
- ⁶⁶ *Voyage*, p. 18
- ⁷⁷ *Le Calvaire*, p. 144
- ⁸⁸ *ibid.*, p. 145
- ⁹⁹ cf. *supra*
- ¹⁰¹⁰ *Voyage*, p. 37
- ¹¹¹¹ *ibid.*, p. 47
- ¹²¹² *Voyage*, p. 21, 41; *Le Calvaire*, p. 155
- ¹³¹³ *Le Calvaire*, p. 146
- ¹⁴¹⁴ *ibid.*, p. 160
- ¹⁵¹⁵ *Voyage*, p. 44
- ¹⁶¹⁶ *ibid.*, p. 53
- ¹⁷¹⁷ *Le Calvaire*, p. 159
- ¹⁸¹⁸ *voyage*, p. 45
- ¹⁹¹⁹ *Le Calvaire*, p. 146
- ²⁰²⁰ *ibid.*, p. 144
- ²¹²¹ *ibid.*, p. 157
- ²²²² *Voyage*, p. 35
- ²³²³ *ibid.*, p. 39
- ²⁴²⁴ cf. *supra*
- ²⁵²⁵ *ibid.*, p. 49
- ²⁶²⁶ *ibid.*, p. 60
- ²⁷²⁷ *Le Calvaire*, p. 155
- ²⁸²⁸ *Voyage*, p. 37
- ²⁹²⁹ *Le Calvaire*, p. 144
- ³⁰³⁰ *ibid.*, p. 146
- ³¹³¹ *ibid.*, p. 164
- ³²³² *ibid.*, p. 145
- ³³³³ *ibid.*, p. 147
- ³⁴³⁴ *Voyage*, p. 54
- ³⁵³⁵ *ibid.*, p. 59
- ³⁶³⁶ *ibid.*, p. 21
- ³⁷³⁷ *ibid.*, p. 49
- ³⁸³⁸ cf. *supra*
- ³⁹³⁹ *Le Calvaire*, p. 156
- ⁴⁰⁴⁰ *Voyage*, p. 24
- ⁴¹⁴¹ *ibid.*, p. 37
- ⁴²⁴² *Le Calvaire*, p. 163
- ⁴³⁴³ *Voyage*, p. 59
- ⁴⁴⁴⁴ Octave Mirbeau, *Sébastien Roch*, p. 755, dans *Oeuvre romanesque*, Volume 1, Buchet/Chastel, Paris, 2000, pp. 545-768
- ⁴⁵⁴⁵ *Voyage*, p. 23
- ⁴⁶⁴⁶ *ibid.*, p. 50
- ⁴⁷⁴⁷ *Le Calvaire*, p. 162
- ⁴⁸⁴⁸ *Sébastien Roch*, p. 742
- ⁴⁹⁴⁹ *Voyage*, p. 16
- ⁵⁰⁵⁰ *ibid.*, p. 19
- ⁵¹⁵¹ *ibid.*, pp. 24-26
- ⁵²⁵² *ibid.*, p. 66
- ⁵³⁵³ *ibid.*, p. 88
- ⁵⁴⁵⁴ *ibid.*, p. 69
- ⁵⁵⁵⁵ *Le Calvaire*, p. 162
- ⁵⁶⁵⁶ *Voyage*, p. 109
- ⁵⁷⁵⁷ *Le Calvaire*, p. 163
- ⁵⁸⁵⁸ *Voyage*, p. 50
- ⁵⁹⁵⁹ *ibid.*, p. 75
- ⁶⁰⁶⁰ Interview d'Octave Mirbeau, dans *Cahiers Octave Mirbeau* n° 6, p. 250. Société Octave Mirbeau, Angers, 1999, pp. 250-253
- ⁶¹⁶¹ *Voyage*, p. 38